

# Analyses 2010



**Du Burundi à Louvain-la-Neuve  
Importation des conflits : comment  
dépasser le sentiment d'impuissance ?**

Avec le soutien de la Communauté française

Commission Justice et Paix belge francophone asbl  
Rue Maurice Liétart 31/6  
B-1150 Bruxelles Belgique  
Tél. +32 (0) 2 738 08 01  
Fax: +32 (0) 738 08 00  
[info@justicepaix.be](mailto:info@justicepaix.be) [www.justicepaix.be](http://www.justicepaix.be)

## **Du Burundi à Louvain-la-Neuve**

### **Importation des conflits : comment dépasser le sentiment d'impuissance?**

**En 1996, deux ans après le génocide au Burundi, la ville universitaire Louvain-la-Neuve est confrontée à l'importation de ce conflit.**

**Guy de Beusscher utilise alors des techniques de la communication non-violente pour rassembler et travailler avec ceux-là mêmes qui peuvent ici et là-bas être des acteurs de paix.**

**Justice et Paix part de l'expérience de terrain de ce formateur en communication non violente et gestion de conflit, pour montrer que le sentiment d'impuissance face à une situation de conflit peut être dépassé.**

Après son indépendance en 1962, le Burundi a basculé dans une lutte pour le pouvoir dont les résultats furent une société basée sur l'exclusion ethnique et des cycles de violences massives. Le pays a connu une première démocratisation en 1993. Le Président Pierre Buyoya, candidat de l'ancien parti unique Uprona, a été battu lors du scrutin par le candidat du parti d'opposition Frodebu, Melchior Ndadaye. Mais ce dernier fut assassiné en octobre 1993 lors d'une tentative de coup d'État. Les putschistes n'ont pas atteint leur objectif, mais le processus de démocratisation et le nouvel élan étaient brisés. La guerre civile qui a suivi a été longue et douloureuse.

Depuis la Belgique, nous entendions souvent parler de ce conflit meurtrier : des centaines de milliers de Burundais tués, un million de réfugiés et de personnes déplacées. Ces chiffres bien qu'impressionnants, pouvaient nous sembler lointains et puis... qu'aurions-nous pu faire de si loin?

Et pourtant, ce conflit nous touchait de très près ne serait-ce que parce que de nombreux Burundais étudiaient en Belgique et parce que ce conflit a été importé à Louvain-la-Neuve.

En effet, en 1996, deux ans après le génocide, l'UCL et Louvain-la-Neuve sont confrontés à l'importation des conflits burundais et rwandais. Hutus et Tutsis qui sont présents en grand nombre dans la cité universitaire n'empruntent plus les mêmes trottoirs, des bagarres éclatent et on assiste même à des recherches de fonds pour alimenter les trafics d'armes de la région des Grands Lacs.

La situation est délicate pour l'Université. En effet, 60% des intellectuels burundais et une grande partie des rwandais y sont formés. Beaucoup de ces étudiants sont des doctorants ou post-doctorants. Ils ont déjà des postes à hautes responsabilités dans leurs pays respectifs. Certains dirigent les médias nationaux, d'autres conseillent le gouvernement, d'autres encore détiennent des postes-clés de l'économie locale. Le dialogue est permanent entre ces étudiants et les élites intellectuelles, politiques et économiques en place à Bujumbura et Kigali. Le climat délétère qui règne alors à Louvain-la-Neuve est un facteur aggravant de la situation en Afrique même. À Bujumbura, on entend d'ailleurs souvent dire que pour connaître la haine, une visite à Louvain-la-Neuve devrait suffire.

Face à cette situation et à l'échec évident de la tentative de transmettre ses valeurs d'humanité, l'Université a déjà tenté avant 1996 l'une ou l'autre médiation. Certains tentent alors d'instrumentaliser l'institution. On la taxe d'être pro-génocidaire, anti-ceci ou anti-cela tandis que, sur place, la situation empire de jour en jour. Une réaction paraît indispensable pour arrêter cette escalade.

À cette époque, Guy de Beusscher travaille au Service d'aide aux étudiants. Il s'y occupe principalement de médiation familiale. Pourtant, c'est vers lui que l'institution se tourne pour tenter rétablir le dialogue entre étudiants Hutus et Tutsis. Très rapidement, Guy se rend compte qu'il passe plus de temps à se protéger de la souffrance qu'à l'écouter. L'Université de Paix lui parle alors des techniques de communication non violente développées par Marshall Rosenberg. Ce sera l'outil qu'il choisira en accord avec ses responsables hiérarchiques.

Quelques personnes-clés connues pour leur volonté d'être des acteurs de paix sont sélectionnées sur base de contacts privilégiés pour participer à une première formation. Les participants à celle-ci sont originaires de la région des Grands Lacs mais aussi de toute l'Afrique. Tous sont mêlés indifféremment à des membres du personnel de l'UCL également présents. Ce n'est que très progressivement que les étudiants Burundais et Rwandais seront prioritairement ciblés. Certains vont à la rencontre de Guy et de son équipe pour lui dire : « *Guy, nous avons besoin d'outils qui nous permettent de redécouvrir ce qu'il y a d'humain en nous. Nous sommes englués dans des discussions sans fin sur les torts et les raisons de chacun. Seuls, nous n'y arrivons plus.* »

Assez vite, un projet se met en place avec le soutien de l'Université et de la coopération belge dans le cadre de la prévention des conflits. De 1996 à 2003, plus de 400 personnes ont ainsi été formées à penser autrement, à s'ouvrir à l'autre et à la souffrance de l'autre. Des espaces de dialogue entre Hutus et Tutsis ont ainsi été créés. Aujourd'hui, à travers ces 400 personnes formées, le projet perdure avec un travail dans les camps de réfugiés en Tanzanie, avec des émissions de radio au Burundi et au Rwanda, avec des formations d'éducation à la paix dans les milieux universitaires à Butare, à Bujumbura, au Kivu, etc.

## **La parabole du colibri**

Alors que le conflit faisait encore rage dans les Grands Lacs, Guy de Beusschere prépare une mission qui le mènera au Burundi. Avant son départ, il rend visite à son père et lui raconte l'histoire suivante :

Un jour, un feu se déclare dans la savane. Les animaux, du moins ceux qui en ont eu la chance, se sont réfugiés à l'arrière d'une rivière qui les protège de la violence des flammes. Tout d'un coup, ils aperçoivent un petit colibri qui fait des allers-retours constants entre le feu et la rivière. Surpris, les animaux qui se sont mis à l'abri de l'autre côté de la rivière s'adressent à lui, goguenards : « Mais que fais-tu donc, colibri ? ». Et le colibri de répondre : « Je fais ma part. J'éteins l'incendie. »

À ces mots, le père de Guy entre en colère. « Te rends-tu compte de ce que tu me dis ? Tu t'apprêtes à partir dans un pays où des gens meurent tous les jours et tu vas leur parler du colibri qui met sa goutte d'eau sur le feu. N'es-tu pas en train de te donner bonne conscience ? » Les mots de son père le déstabilisent complètement mais Guy part quand même.

Arrivé là-bas, il rencontre une femme à qui il confie cette histoire et son désarroi face à la réaction de son père et le doute qu'elle a insufflé en lui. Les mots de cette femme ont été les suivants : « Guy, je sais que vous n'arrêterez pas la guerre. Je sais que vous n'allez pas empêcher que je sois morte demain. Mais nous nous sentons tellement seuls ici, nous avons tellement l'impression d'être abandonné du reste du monde que vous ne pouvez pas imaginer ce que cela représente pour nous que de savoir qu'il y a des compatriotes mais aussi des

Belges qui se mobilisent, qui acceptent de prendre des risques pour venir chez nous. Si je meurs demain, je ne mourrai pas de la même manière. »

C'est ici que réside notre humanité. Nous ne pourrions pas éteindre le feu mais nous avons le devoir d'essayer.

### **Guy de Beusscher : le pouvoir de s'adapter et de répondre aux défis qui se présentent**

Dans une interview donnée en 2007 à « La Quinzaine » de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve, Guy de Beusscher, formateur en communication non violente et gestion de conflit, dit « Un de mes objectifs est de permettre à l'animation de vivre dans un cadre qui évolue, dans la ville et dans l'institution ».

C'est ce qu'il réalise, en adaptant son travail au contexte difficile qu'a vécu la cité universitaire en 1996, deux ans après le génocide burundais.

Toute cette dynamique mise en place à Louvain-la-Neuve a eu un impact positif aussi bien au Burundi qu'au Rwanda, notamment au cours des négociations de paix qui ont été menées au début des années 2000 à Arusha. Cette expérience nous démontre l'importance de travailler avec les diasporas des régions en proie à la violence. Miroir des tensions qui déchirent leurs peuples, elles reproduisent dans leur pays d'accueil certaines des attitudes qui sont à la source de la violence et peuvent ainsi être des acteurs amplificateurs du conflit.

Ces rivalités importées concernent tous les citoyens belges. À partir du moment où ces manifestations de la violence extrême, qui peuvent avoir leurs origines aux autres extrémités du globe ont lieu sur notre territoire, notre responsabilité est engagée. Ces conflits importés ramènent la guerre que nous croyions lointaine à notre porte. Face à cette réalité, le sentiment d'impuissance que ressentent de nombreux citoyens n'a plus de raison d'être. Nous pouvons, chacun d'entre nous, être des acteurs de paix tout comme Guy l'a été à sa mesure.

Axelle Fischer,  
Secrétaire générale  
à Justice et Paix,  
Mars 2010